

La toupie

Depuis peu, la rue se termine en cul-de-sac. Avant, la circulation passait devant la maison d'Anita. Rares étaient les voitures, plus fréquents les tracteurs, surtout au printemps et à l'automne. D'un horizon à l'autre s'étendent des champs d'une terre grasse et humide où les paysans cultivent du blé et du seigle et, pour changer, de la betterave à sucre. La terre est noire, son odeur enfermée. Elle reste collée aux doigts quand Anita la caresse. Elle ne glisse pas. Pour les croque-morts, le travail est aisé.

En fait, la rue n'est pas devenue une véritable impasse. Au bout, il y a la voie ferrée. Au-delà des rails, une grand-mère cultive un lopin de terre loué à l'Église. Avant les rails, un chemin bifurque vers la gauche pour rejoindre la route nouvellement construite qui a fait de l'ancienne un

cul-de-sac. Le passage à niveau a été supprimé, alors la grand-mère est obligée d'enjamber les rails pour aller à son jardin. Mais les gens du coin circulent surtout à bicyclette, sur la nouvelle comme sur l'ancienne route. Leurs bicyclettes sont lourdes comme la terre et aussi droites que les gens d'ici imaginent leurs âmes. Sauf en cas de vent, hommes et femmes pédalent avec des mouvements réguliers d'un bout à l'autre de leur trajet sur cette terre plate. Le vent froid vient de l'est, celui de l'ouest, gris, apporte l'épaisse pluie.

Le dimanche matin, pour le culte, l'église est assiégée par des bicyclettes protestantes. Anita n'a pas de bicyclette. La coutume veut que ce soit un des cadeaux de la confirmation. La grand-mère offre la montre — le temps commence à compter pour l'enfant qui confirme vouloir demeurer un membre fidèle de l'Église et croire en ses doctrines. Les parrains et les parents réunissent l'argent qu'ils ont mis de côté pour l'occasion et ils achètent la bicyclette. Anita n'est encore que baptisée. Elle est en sursis. Le baptême décidé par ses parents est garant d'un destin clément pour son âme en cas de décès prématuré. Elle ne peut pas être damnée pour ses péchés d'enfant. Heureuse Anita. C'est encore la période d'apprentissage pour devenir un humain impeccable, dans la limite des places. Heureuse Anita ? Oui et non. Elle ne se pose pas la question. Mais un jour, un jour de printemps, elle sent qu'elle n'est pas sur le droit chemin, sur le chemin qui croise le ciel et la terre avec la rigueur noire d'une croix.

Le bout de la rue est devenu le terrain de jeu préféré des enfants. La surface goudronnée, lisse, est merveilleuse pour certains jeux comme : dessiner avec une pierre

crayeuse des cases numérotées qui mènent au Ciel où, après avoir sauté à cloche-pied d'une case à l'autre, on peut poser les deux pieds pour, ensuite, se retourner et regagner, toujours en sautant, la Terre. Celui qui pose un pied sur un trait blanc a perdu. Anita aime ce jeu. Elle y joue avec Sophie, quelquefois avec Brunhilde, jamais avec les garçons qui préfèrent le foot. Mais un jour de printemps, elle reçoit en cadeau une toupie pour son anniversaire. Une toupie en bois.

Son bord rainuré est cerclé d'anneaux des trois couleurs primaires. Peint en vert écarlate, aussi lisse qu'une laque chinoise, son corps conique s'affine en une pointe rendue plus résistante grâce à la tête d'un clou. Même au repos, elle est magnifique, la toupie. Dès que les amis invités au goûter de sa fête sont partis, Anita ne tient plus en place : « Tu peux me donner un couteau et un peu de ficelle, s'il te plaît, maman ? »

Une toupie, un couteau, un bout de ficelle, elle n'a jamais tenu un tel trésor dans ses bras. « Et ta veste ! » crie la mère quand sa fille est déjà sur le seuil de la porte, « reviens avant qu'il fasse noir — et fais attention avec le couteau ! »

Anita sait où elle peut couper une branche longue et droite pour en faire le fouet. Pas loin de la maison, des peupliers séparent un champ d'une prairie. Ils ont fait des rejets flexibles et anarchiques au bas des troncs. Anita choisit un des rameaux, sans bourgeons encore, mais elle sent à certains endroits une puissance plus concentrée sous l'écorce orangée quand elle fait glisser ses doigts de haut en bas sur son futur fouet. Puis elle commence à le couper. Le bois ne veut pas s'écarter. La sève qui a commencé à monter

tient en otage la lame du couteau. Anita souffre. Le couteau grince dans le bois. Elle a du mal à achever l'amputation. Elle arrache l'ultime lien. Sous la lanière d'écorce arrachée suinte le sang blanc du bois. Des oiseaux piaillent dans les peupliers. Anita creuse une rainure à l'extrémité fine de la branche, coince l'autre bout entre ses cuisses et noue la ficelle à l'endroit creusé. Elle serre fort, fait un double nœud, les joues en feu. Sous les peupliers fleurissent les premières violettes. La ficelle doit être un peu plus longue que le bois. Anita mesure, hésite, remesure et décide de la couper là. Elle fait un simple nœud au bout de la ficelle comme elle a vu faire les autres enfants. Sinon la ficelle s'effiloche trop vite quand on fouette fort. L'air est si neuf. Anita le fend avec son fouet. À la naissance du sifflement, les oiseaux s'envolent. Les peupliers s'enflamment silencieusement contre le ciel bleu pâle. Les violettes restent, ravies de leur parfum délicat. Anita n'y fait pas attention, le monde fait attention à sa place.

Arrivée au bout de la rue, avant les rails, son cœur bat fort. Ici, la toupie dansera ! Accroupie, elle entoure le haut du cône, là où sont les rainures, avec la ficelle, un, deux, trois, quatre tours bien serrés. Puis, de la main gauche, elle pose la pointe sur l'asphalte. Avec l'autre main, elle écarte brusquement le fouet pour dérouler la ficelle. La toupie libérée fait quelques mouvements indécis, penchée elle se tortille, échoue et s'immobilise sur le côté. Anita recommence, encore et encore, sans compter, sans se fatiguer, le corps plus chaud qu'avant, les mains un peu moites. Quand enfin, pour la première fois, la toupie reste debout, s'élance, tourne sur elle-même et trace des ronds, Anita la regarde tellement émerveillée qu'elle oublie de la